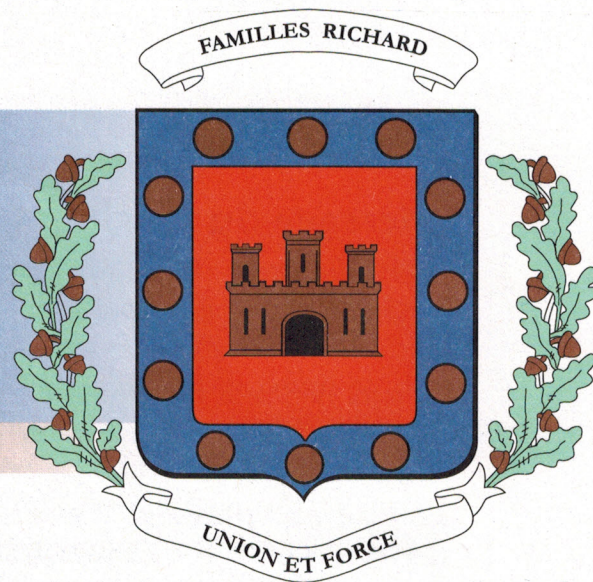


Entre Richard

Bulletin de liaison de l'Association des familles Richard



Volume 10 no 2

Avril 2003



Cécile, notre secrétaire, et Rita, sa sœur, au kiosque de l'Association lors du Salon de généalogie de Place Laurier tenu en février 2003

RASSEMBLEMENT DES FAMILLES

RICHARD

24 AOÛT 2003

RIVIÈRE-OUELLE

Sommaire

Message du président.....	2
Salutations de l'Acadie.....	4
Jurassiens au Québec.....	5
L'odyssée des familles Richard.....	6
Dr Warren Richard.....	11
Biographie Michel Richard.....	13
Bientôt à Québec.....	13
Un musicien parmi tant d'autres....	15
Une vie de reptile.....	16
Bravo à Marie-Pier.....	18
Les arrivées.....	18
Départ.....	18
Mot vice-président FFSQ.....	19
La langue, c'est une question.....	21
Mardi gras d'antan.....	22
Messages.....	24

Message du président

Chers amis de l'Association,

Je suis fier, à la fois comme président et aussi comme responsable du journal, de vous présenter cette édition en couleur.

Enfin, diront plusieurs d'entre-vous, depuis le temps que j'en parle! L'automne dernier, le conseil d'administration a donné son accord. Je crois que nous serons toutes et tous fiers de notre journal. La couleur lui donnera une meilleure apparence. L'Entre Richard était déjà d'une bonne qualité si nous nous comparons avec les autres du même genre. Nous pouvons dire mission accomplie.

De plus, cette parution a été produite avec un nouveau logiciel. Je pense qu'il me sera plus facile de faire des présentations plus sophistiquées. Tout cela nous permettra de rendre notre journal plus vivant, en y insérant des photos de meilleure qualité.

Comme vous pouvez le constater, notre Association grandit avec assurance.

Nos comités du journal et des archives se sont mis en marche au début de l'année. Notre Association compte maintenant un local où l'on pourra conserver certains documents d'archives. Il est essentiel que ceux-ci soient conservés dans un lieu plus sécuritaire. Je félicite André et Aline de leur bon travail et de leur diligence dans ce dossier. Il nous reste à rassembler tous les documents que nous voulons archiver.

Le comité du journal a aussi entrepris ses activités. Son premier mandat fut de proposer au conseil d'administration la production d'un journal souvenir pour souligner les 10 ans d'activités de l'Association. Le conseil d'administration a accepté avec enthousiasme le projet du comité. Je ne vous en dis pas plus sur le sujet mais si j'étais à votre place je m'assurerais d'être présent le 24 août prochain au rassemblement annuel. Je remercie Cécile de me seconder dans ce comité. Son implication sera d'une aide très précieuse.

Nous continuons Cécile et moi de travailler à l'organisation du congrès de la Fédération des familles-souches. Ce dossier va bon train et votre Association y est bien représentée. Cécile a la responsabilité d'organiser les activités des conjointes et conjoints des congressistes. Pour ma part, j'ai la responsabilité des finances du congrès. J'invite les membres du conseil d'administration à assister

à ce congrès. Celui-ci se tiendra à Québec, au début de mai. Une autre activité, mettant en évidence votre Association, s'est tenue au cours du mois de février, soit le Salon de la généalogie de Place Laurier. 40 associations de familles, de société de généalogie et d'histoire étaient présentes. L'association avait un kiosque pour la durée de l'événement, soit du jeudi au dimanche. Je remercie Rita, Nicole, André et Cécile qui m'ont accompagné à un moment ou l'autre de cet événement. Ce fut une grande réussite pour notre association. Il nous a été permis de rencontrer plusieurs personnes qui ignoraient notre existence. Plusieurs contacts ont été également réalisés avec différents groupes présents pour des informations concernant les familles Richard.

Je veux seulement vous signaler qu'un autre salon est en préparation à Montréal, à l'automne 2003. Je suis en attente d'informations supplémentaires avant d'impliquer notre association.

Le conseil d'administration a reçu une proposition d'André, notre trésorier. Celle-ci concerne un projet d'installation d'une plaque commémorative, à Saint-Georges-des-Côteaux, en souvenir de nos ancêtres Michel et Pierre. André a reçu le mandat de regarder, avec la France, la possibilité de réaliser un tel projet.

Je termine en vous parlant du prochain rassemblement, prévu pour le 24 août prochain, à Rivière-Ouelle. Comme je vous l'annonçais lors du dernier journal, nous soulignerons une page de notre histoire, soit le 10^e anniversaire de notre belle association. Roger et son équipe sont à nous préparer une rencontre inoubliable. Le programme de la journée est très avancé. Il vous suffit de prévoir cette date à votre agenda. Vous ne le regretterez pas. Je vous demande d'informer tous les Richard parmi vos connaissances de la tenue de cet événement. Tous les Richard, membre ou non de l'Association, sont invités. Si nous voulons grandir, il faut profiter de toutes les occasions, pour présenter les avantages de faire partie de notre association. Des surprises vous attendent.

Je profite de cette période de l'année pour vous offrir une très belle fête de Pâques. Profitez-en pour fraterniser avec vos familles en ayant en tête le legs des traditions de nos ancêtres. Ils nous ont laissé une grande richesse, il n'en tient qu'à nous de la perpétuer.

Richardment vôtre,

Guy Richard

Des salutations de l'Acadie en passant par la Louisiane

Chers ami(e)s Richard du Québec,

Il me fait plaisir de glisser quelques lignes dans votre magnifique journal. Même si l'hiver a été rigoureux pour les Richard du N.B., ça été plus tranquille qu'en l'an 2002 mais qui nous a tellement apporté en accueillant les Richard de partout. Nous gardons de bons souvenirs de ceux et celles qui se sont joint à nous. La messe diffusée au jour du Seigneur du 14 juillet a aidé à mieux faire connaître notre belle Acadie.

Une artiste de chez-nous, connue lors de nos activités, la jeune violoniste Joline Richard de Saint-Charles a été invitée en Louisiane en mars afin de partager ses talents. Depuis que nous entretenons des liens entre les associations de Richard, nous découvrons bien des richesses. Nous prévoyons être présent à votre 10^{ième} anniversaire en août prochain.

Avec un autre couple de Richard, Camille et moi ont visité encore une fois les ami(e)s de la Louisiane. Les gens de notre âge parlent le français mais ont beaucoup de difficulté à le lire et l'écrire. Mais ils sont très accueillants et généreux à nous partager leurs bouffes et leurs coutumes. Mme Audrey Babineaux George de Houma a mis sur pied il y a quelques années un regroupement de familles cajennes qui accueille des touristes du Canada et de l'Europe. Il faut s'y rendre, on rencontre des gens de partout. Des amis, Jos et Diane Richard de Church Point ont sur leur terrain à Church Point, une roulotte surtout pour accueillir les cousins Canadiens et leur faire découvrir leur région..

L'association des Richard du Nouveau-Brunswick a mise à jour son site web et notre journal y est diffusé. J'étais heureuse d'apprendre que vous avez rencontré des Acadiens lors de votre salon sur la généalogie. Si vous êtes de passage en Acadie en juillet, soyez les bienvenus à notre rencontre qui aura lieu, le dimanche 6 juillet 2003, à Saint-Ignace à partir de 13h00. Dans la région de Moncton-Shédiac il y a des soirées d'artistes presque tous les soirs entre autre à Dieppe il y a le mercredi chaud, sur le terrain de l'hôtel de ville qui attire des foules et permet de rencontrer des cousins et cousines. Pour vous qui avez la liste des participants de la rencontre 2002 n'hésitez pas à nous contacter.

Les préparatifs vont bon train en préparation du Congrès 2004, La FAF(A Fédération des Associations de Familles Acadiennes) participe étroitement avec les organisateurs de la Nouvelle-Ecosse. Des rencontres vont avoir lieu dans toutes les régions à partir d'Amherst. Pour ce qui est des monuments, des démarches se continuent avec différents groupes afin d'aider les familles à découvrir et commémorer leurs lieux d'origine.

Des salutations à vous tous et toutes de l'association des Richard du Québec.

Thelma Richard, présidente des Richard du N.B.

Jurassiens au Québec

Jacqueline Kohler et Thierry Froidevaux, tous deux étudiants à l'Institut agricole de Courtemelon, reviennent d'un stage très instructif au Québec. Une expérience enrichissante!

Jacqueline Kohler, 19 ans, est la deuxième d'une famille de six enfants. Après sa scolarité obligatoire, elle a choisi de faire un apprentissage agricole. Elle a effectué ses deux premières années de formation dans des exploitations de la région et elle commencera prochainement le dernier hiver d'études pour l'obtention du CFC. L'opportunité de partir quelques mois à l'étranger lui a procuré un grand bonheur et c'était une occasion unique pour découvrir d'autres latitudes.

Quant à Thierry Froidevaux, 22 ans, de « La Theurre » dans les Franches-Montagnes, il a grandi dans une petite exploitation d'une quinzaine d'hectares avec production laitière et viande. L'école obligatoire terminée, il s'est tout d'abord formé comme mécanicien sur machines agricoles et a travaillé deux années dans cette branche. Aujourd'hui il suit également les cours de l'Institut agricole pour l'obtention d'un deuxième diplôme. Thierry a le goût du voyage et revient également ravi de son séjour au Québec, car c'est un pays qu'il souhaiterait visiter un jour.

Le stress du départ oublié, les deux étudiants ont découvert un grand pays plat, vaste, avec les fermes dispersés où la forêt habille les monts. Jocelyne et Émilien Roberge ont accueilli Jacqueline avec beaucoup de gentillesse et d'attention. Le domaine était soigneusement entretenu avec une centaine d'hectares et une trentaine de vaches. Jacqueline a collaboré pour la

traite et les fenaisons et a eu l'opportunité de vivre une exposition de bétail en présentant une génisse de l'exploitation. **La famille Roger Richard, de Rivière-Ouelle**, a accueilli tout aussi chaleureusement Thierry qui a baigné dans la génétique en côtoyant un troupeau d'une trentaine de laitières de grande qualité. L'exploitant, dont le fils est inséminateur, participe à toutes les grandes expositions locales et régionales en remportant des premiers prix. Son but est de créer une vache « type expo ». Thierry a pu vivre l'ambiance conviviale de telles rencontres et a secondé la famille dans les travaux saisonniers.

Les deux jeunes ont été touchés par la gentillesse, le contact simple et chaleureux avec les gens rencontrés ainsi que par les familles d'accueil qui ont donné du temps pour les entourer, leur faire découvrir la région et entre autres « La Pocatière », un institut qui dispense des formations agricoles très complètes et qui abrite 800 élèves. De nombreuses photos ont pris place dans les albums et des rapports de stages seront élaborés. Ils permettront à Jacqueline et Thierry d'approfondir quelques dossiers agricoles québécois et de se souvenir encore de cette riche expérience empreinte de vastes plaines, de chaleur humaine et d'amitié partagée. Thierry retournera peut-être travailler là-bas une année. Quant à Jacqueline, elle investira dans l'exploitation au Jura tout en sachant que cette expérience lui a laissé le goût du voyage.

Article tiré « Agri » hebdomadaire professionnel agricole de la Suisse romande

L'ODYSSÉE DES FAMILLES RICHARD D'ACADIE

De Port-Royal jusqu'au Massachusetts
en passant par la France et Saint-Domingue
d'après Walter Smith II – The Acadian Michel Family

Lorsque Jacques Michel est arrivé de France en Acadie, vers 1684, il était loin de se douter que d'innombrables malheurs frapperaient ses fils et sa descendance. L'un de ses fils fut exilé au Massachusetts, puis à Saint-Domingue, dans les Antilles, où il est mort de fièvres tropicales. Un autre a été déporté en Angleterre, puis en France, avant de venir se fixer en Louisiane. Certains de ses petits-enfants ont même contracté des alliances avec des Winslow du Massachusetts, de la même famille que le tristement célèbre colonel John Winslow, principal artisan de la déportation des Acadiens de Grand'Pré, en 1755...

Jacques Michel dit Saint-Michel, ancêtre de la lignée, est né vers 1658, en France. Il est arrivé en Acadie relativement jeune, probablement comme soldat. Au terme de son engagement militaire, il a décidé de se fixer à Port-Royal et de fonder une famille. Vers 1688, à l'âge de 30 ans, Jacques Michel a épousé Catherine Comeau, fille d'Étienne Comeau et de Marie Lefebvre. Celle-ci était née en 1667. Elle est décédée après 1719. Jacques Michel est mort à l'âge de 90 ans. Il fut inhumé le 19 février 1748, à Port-Royal, aujourd'hui Annapolis Royal, en Nouvelle-Écosse.

Jacques Michel et Catherine Comeau eurent douze enfants, tous nés à Port-Royal : François, né en 1689, marié en premières noces à Anne-Marie Léger, et en secondes noces, à Élizabeth LeJuge; Jean né en 1692, dont on ne sait rien d'autre; Joseph, né en 1697, marié à Marie-Josèphe Boudrot; Judith, née en 1699, mariée le 22 novembre 1722, à Paul Savoie, de Chipoudy, fils de Germain Savoie et de Marie Breau. Leur fille, Anastasie, a épousé Charles Comeau; Marguerite, née en 1702, mariée le 29 octobre 1726 à René Martin, fils de René Martin et de Marie Meunier; Jacques, né le 4 juin 1704, marié à Marie-Jeanne Breau; Marie-Ange, née le 12 septembre 1706, mariée à Ambroise Breau; Michel, né le 10 décembre 1708, décédé le 29 janvier 1709, et inhumé à Port-Royal; Pierre, né le 25 février 1710, marié à Anne Guilbault; Paul, né le 20 juillet 1714, décédé le 10 janvier 1735 et inhumé à Port-Royal; Anne, née en 1719, mariée vers 1739 à Olivier Egan. On ne sait rien d'autre.

L'aîné, François, est décédé après 1751, probablement à l'Anse à Pinet, île Saint-Jean. Il avait épousé, le 5 février 1715, à Port-Royal, Marie-Ange Léger, fille de Jacques Léger et de Madeleine Trahan, qui lui a donné huit enfants. Il a épousé, en secondes noces, le 25 novembre 1751, à Port-Lajoie, Élizabeth LeJuge, fille de Guillaume LeJuge et de Marie Mercier, et veuve de Pierre Benoit. Aucun enfant n'est issu de ce deuxième mariage.

François Michel et sa première femme, Marie-Ange Léger, sont demeurés à Port-Royal jusqu'en 1750, alors que devant la présence de plus en plus oppressante des Anglais, ils

ont déménagé à l'Anse à Pinet, île Saint-Jean. Tous leurs enfants sont nés à Port-Royal : Madeleine, née en 1717, marié à René Aucoin de Cobequid, fils de Michel Aucoin et de Jeanne Bourg; François, né en 1720, marié vers 1748 à Marie-Josèphe Bourg. Il s'est établi vers 1750 à la rivière du Moulin à Scie, île Saint-Jean; Joseph, né en 1723; Jean, né en 1725, marié vers 1747 à Martine Bourg. Il s'est établi vers 1750 à la rivière du Moulin à Scie, île Saint-Jean. Deux filles y sont nées; Anne-Agathe, née en 1748 et Marguerite, née en 1750; Marguerite, née en 1733; Joseph, né en 1735; Catherine, née en 1736.

Le deuxième des fils de Jacques Michel, Joseph, né en 1697, à Port-Royal, fut déporté en Nouvelle-Angleterre. Il est décédé entre mars 1756 et août 1763, à Marshfield, comté de Plymouth, au Massachusetts. Il avait marié, vers 1725, à Port-Royal, Marie Josèphe Boudrot, fille de François Boudrot et de Madeleine Béliveau. Durant son exil à Marshfield, Joseph Michel avait présenté une requête au conseil du gouverneur, le 30 mars 1756, se plaignant des travaux « forcés » imposés à ses deux fils, François et Paul, par les échevins.

Dans cette requête, Joseph rappelait qu'il était un ancien habitant de l'Acadie, expulsé de sa patrie, qu'il demeurait près du fort de Port-Royal, qu'il était propriétaire d'une bonne ferme, avec une cinquantaine de têtes à bétail, et qu'il fournissait du bois et des vivres à la garnison. « À cause de la mauvaise conduite des Français demeurant près des Mines, dans la région de Grand'Pré, j'ai subi une injustice » écrivait-il. On sait que les Acadiens, fidèles à leur serment de neutralité, n'étaient pas d'accord avec les opérations militaires dirigées par les miliciens de France et du Canada contre les Anglais de l'Acadie.

Joseph Michel expliquait, dans sa requête, qu'il avait tout perdu et qu'on l'avait, contre son gré, transporté par bateau à Marshfield, où il était détenu avec sa femme et ses enfants depuis l'automne de 1755. Il se plaignait que son fils, François, soit forcé de travailler péniblement chez un dénommé Antony Winslow et que son autre fils, Paul, ait été placé, contre son gré, chez un navigateur du nom de Nathaniel Clift.

On ignore ce qui est advenu de cette requête. Toutefois, le 14 août 1763, Marie-Josèphe Boudrot est veuve. Son nom apparaît, avec ses enfants, sur une longue liste d'Acadiens qui demandent l'autorisation de déménager en territoire français. Certains enfants de Joseph Michel, les plus jeunes, n'ont pas quitté le Massachusetts. Ils ont contracté des unions avec des gens de Marshfield et fondé des familles anglo-acadiennes. Leur patronyme de Michel a été transformé en celui de Mitchell. Les archives du Massachusetts nous font découvrir qu'une famille d'origine acadienne du nom de Mitchell, fut envoyée à Green Harbor (Marshfield). Le général John Winslow, le même qui avait organisé de façon si cruelle la déportation des Acadiens de Grand'Pré, et ses descendants, se montrèrent plutôt bienveillants pour ces fils de la déportation. Ces Michel devenus Mitchell, furent qualifiés de personnes d'une grande gentillesse et d'une profonde honnêteté. Leur sang français coule aujourd'hui dans les veines de nombreux Américains portant les noms de Drew, Peters, Thomas et même... Winslow.

Ainsi, on trouve dans les registres un certain John Mitchell, inhumé à Marshfield, le 18 mars 1830, à l'âge de 88 ans. Il s'agit de Jean-Baptiste Michel dit John, fils de Joseph Michel et de Marie-Josèphe Boudrot, qui n'avait que 13 ans lorsque ses parents furent déportés. Ce Jean-Baptiste Michel, devenu John Mitchell, a marié une dénommée Rispah. Ils eurent un fils, Japheth, né à Marshfield, le 30 septembre 1775.

Joseph Michel et Marie-Josèphe Boudrot eurent 10 enfants, tous nés à Port-Royal : Marie Josèphe, née en 1726, mariée à Simon Breau; Joseph, né en 1731, marié à Anne Lord; François, né en 1733, marié à Anne Daigle; Charles, né en 1735; Brigitte, née en 1737; Paul, né en 1740; Jean-Baptiste dit John, né en 1742; Félicité, née en 1745; Scholastique, née en 1747.

Le cinquième des fils de Jacques Michel, également nommé Jacques dit Gabriel, est né le 4 juin 1704, à Port-Royal. Il est décédé le 20 octobre 1764, en exil, à Mirebalais, Saint-Domingue (Haïti), sous le nom de « Gabriel Michel, l'Acadien ». Il avait épousé, le 13 février 1730, à Port-Royal, Marie-Jeanne Breau, fille de Jean Breau et d'Anne Chiasson. Marie-Jeanne était née le 21 décembre 1709, à Port-Royal. Elle est décédée le 31 mars 1765, à Saint-Domingue. Le grand-père de Marie-Jeanne, Vincent Breau, avait été baptisé le 29 mai 1629, à la paroisse St-Clément, Saint-Jean de Sauves, département de Vienne, en France. Lui-même était le fils de René Brault et de Marie Renaume. Vincent Breau était arrivé en Acadie vers 1652, parmi d'autres colons recrutés par Charles de Menou d'Aulnay sur ses terres seigneuriales de la région de Martaisé, dans la Vienne.

En 1752, et durant les trois années qui suivirent, la pression anglaise se fit de plus en plus forte à Port-Royal. Plusieurs colons déménagèrent à l'île Saint-Jean, aujourd'hui l'île du Prince-Édouard, et au Cap-Breton, demeurés possessions françaises. Quelques Acadiens, toutefois, refusèrent d'abandonner leurs terres. Ils demeurèrent à Port-Royal, se qualifiant de « neutres ». Toutefois, les autorités anglaises les sommaient de prêter serment inconditionnel d'allégeance à la Couronne anglaise. Refusant de prêter un tel serment, ce qui les aurait forcés à prendre les armes contre leurs compatriotes, ces Acadiens subirent la déportation.

Tel fut le sort de Jacques Michel et de sa famille. Ils avaient alors neuf enfants. Les trois aînés étaient mariés. Le plus vieux, Joseph, et la deuxième des filles, Anne, conscients de l'immense danger, quittèrent Port-Royal et déménagèrent dans la région de Chipoudy, au Nouveau-Brunswick, en 1754. Au début de 1755, Jacques et Marie-Jeanne, avec leur fils de trois ans, Isidore, s'enfuirent à leur tour de Port-Royal pour rejoindre leur fille Anne. L'aînée des filles, Madeleine, et son mari, vraisemblablement René Babineau, demeura à Port-Royal. Elle fut déportée au Connecticut. Devenue veuve, elle se remaria, en 1759, à Stonington, Connecticut.

Jusqu'à la prise du fort Beauséjour, en 1755, Chipoudy était demeuré sous contrôle français. Lors de la prise du fort par les Anglais, Jacques Michel et Marie-Jeanne Breau, de même que leurs enfants mariés, Joseph et Anne, s'enfuirent à travers les bois. On sait que Joseph alla se réfugier au Québec. Quant à Anne et son mari, ils furent capturés par les

Anglais, lancés aux trousses des fuyards, et furent jetés en prison, à Halifax. De leur côté, Jacques Michel et Marie-Jeanne Breau se dirigèrent vers Nipisiguit, aujourd'hui Bathurst, sur la baie des Chaleurs. Leurs noms apparaissent sur une liste de réfugiés, en 1761, avec leur fils, Isidore. La sœur de Jacques, Madeleine, et son mari, Joseph Guilbault, figurent également sur la liste des réfugiés de Nipisiguit.

Toutefois, peu après ce recensement de 1761, le capitaine Roderick Mackenzie fit une chasse impitoyable aux Acadiens de la baie des Chaleurs qui avaient échappé à la déportation, incendiant leurs maisons et les forçant à se rendre. Jacques Michel et Marie-Jeanne Breau furent capturés. En 1763, on les retrouve avec quatre de leurs plus jeunes enfants au Connecticut, où se trouvait déjà, depuis 1755, leur fille aînée, Madeleine. Leur fils, Pierre, âgé de 25 ans en 1763, s'y trouvait également, inscrit sur une liste sous le nom de « Pierre Miche, célibataire ». Il demeurait avec sa sœur, Marguerite-Anastasie, alors âgée de 23 ans. On croit que les autres enfants de Jacques Michel et de Marie-Jeanne Breau sont demeurés à Port-Royal, en 1755, demeurant chez leur sœur Madeleine, jusqu'à ce qu'ils soient déportés au Connecticut.

Le premier « chargement » de réfugiés, venant de Port-Royal, est arrivé à New London, à bord de « l'Élisabeth », le 21 janvier 1756. Il comprenait 277 Acadiens. Le lendemain arrivait un autre contingent de 173 déportés de la région de Grand'Pré et de Pisiguit. En mai 1756, un lot de 260 Acadiens arrivait au Connecticut, à bord du « Edward », qui avait transité par Antigua, aux Antilles anglaises, à la suite d'un ouragan. Plusieurs avaient contracté la variole et se trouvaient dans un état déplorable. L'autorité gouvernementale du Connecticut désigna, en janvier 1756, cinquante localités pour recevoir les exilés. Des instructions avaient été données aux échevins de ces villes, les « Selectmen », de ne pas séparer les familles, de soigner les malades et de permettre aucun regroupement de mâles, pouvant devenir éventuellement dangereux pour la sécurité des villes.

La guerre de sept ans se termina, le 14 août 1763, par le traité de Paris, mettant fin aux hostilités entre la France et l'Angleterre. Il se trouvait alors 666 réfugiés acadiens au Connecticut, sur un nombre initial de 710. Les autres étaient morts de faim, de maladie ou de chagrin. Les chefs de famille de ces 666 réfugiés, au moyen d'une requête, demandèrent à être rapatriés en France. Jacques Michel figure sur cette liste, avec six autres personnes constituant sa famille. La famille vivait à Stonington. C'est là que Madeleine s'était mariée, en 1759.

Selon la tradition, la famille de Jacques Michel et de Marie-Jeanne Breau se rendit en France, en 1763, mais n'y demeura pas très longtemps. On ne trouve aucune trace de ce bref séjour en France. Toutefois, en avril 1764, le comte Charles-Henri d'Estaing était devenu gouverneur de la colonie française de Saint-Domingue, dans les Antilles. Il cherchait à y établir des colons français de race blanche. Le 26 juin 1764, il fit paraître un manifeste promettant aux Acadiens qui voudraient s'établir dans cette île des Antilles, une terre et des vivres, jusqu'à ce qu'ils deviennent auto-suffisants.

De 1763 jusqu'à la fin de 1764, plusieurs navires marchands qui faisaient la navette entre les ports de la Nouvelle-Angleterre et les Antilles prirent à bord des réfugiés acadiens désireux de s'établir en territoire français.

C'est ainsi que la famille de Jacques Michel se trouvait à Saint-Domingue, en 1764, alors que deux de leurs jeunes enfants y furent inhumés et que leur fils, Pierre, s'y maria. La famille demeurait sans doute à Mirebalais, puisque c'est là que Pierre s'est marié et que Jacques est décédé, la même année. Ils échappèrent au terrible sort des « conscrits » acadiens qui, à partir de 1763, construisirent la base navale française de Môle Saint-Nicolas, en pleine jungle tropicale, sur la côte nord de Saint-Domingue. Ces malheureux Acadiens ne reçurent jamais les terres que la France avait promis de leur concéder. Plusieurs rendirent l'âme dans ce chantier infernal. D'autres attrapèrent toutes sortes de maladies tropicales.

En août 1764, 180 réfugiés acadiens arrivant de la Nouvelle-Angleterre à la capitale de Saint-Domingue, Port-au-Prince, furent acheminés par l'administration coloniale de Mirebalais, une colonie nouvellement fondée dans les collines de l'arrière-pays, environ 50 kilomètres au nord-est de la capitale. On espérait que ces colons acadiens pourraient développer la culture du café dans cette région de l'île. L'administration les logea temporairement dans des huttes de brousse, en attendant qu'ils puissent se construire des maisons plus confortables. Plusieurs furent victimes de maladies tropicales. Peu d'entre eux reçurent les terres promises, en raison notamment de l'opposition des propriétaires européens de plantations.

C'est la malaria qui causa vraisemblablement la mort de Jacques Michel et de sa femme, Marie-Jeanne Breau, peu de temps après leur arrivée à Mirebalais. Ils reposent pour toujours en terre haïtienne.

Ils eurent neuf enfants, tous nés à Port-Royal : Madeleine, né en 1732, mariée en premières noces à (...), et en secondes noces, à René Babineau; Anne, née en 1733, mariée en premières noces à Michel Brun, en secondes noces à Victor Comeau, et en troisièmes noces, à Joseph Cormier; Joseph, né en 1735, marié à Madeleine Comeau; Pierre, né en 1738, marié en premières noces à Marguerite Portier et en deuxièmes noces, à Marie-Josèphe Léger; Marguerite-Anastasie, née en 1740, décédée le 19 décembre 1764, à Mirebalais, Haiti, à l'âge de 24 ans; Marie-Josèphe, née en 1742. Elle eut une fille hors mariage de Guillaume-François Hostclin, chevalier de Sorvas, baptisée Marie-Anne Michel, née le 15 septembre 1783, à Môle Saint-Nicolas, en Haiti; Basile, né en 1745, marié à Cécile Doucet, décédé le 25 septembre 1807, au Havre, en France et inhumé à cet endroit le lendemain. Sa femme est décédée au Petit Quai Notre-Dame, en France; François, né en 1749, marié à Mary Leeds; Isidore, né en 1752, décédé le 22 septembre 1764, à l'âge de 12 ans, à Mirebalais, Haiti.

Article recueilli par Mme Lorraine Létourneau, fille de Noëlla Richard

DR WARREN RICHARD

Titulaire de la bourse McDonald, la plus prestigieuse au pays dans la recherche sur les maladies du cœur, le Dr Richard attaché à l'Université Laval, a posé un jalon important dans la lutte contre les maladies cardiovasculaires.

Professeur adjoint à la faculté de médecine de l'Université Laval, attaché à l'unité de recherche en néphrologie-hypertension du Centre de recherche de l'Hôtel-Dieu de Québec, Le Dr Darren Richard vient de recevoir la bourse McDonald, la plus prestigieuse au Canada dans le domaine des recherches sur les maladies du cœur. Le Dr Richard est aussi lauréat du prix Jonathan Ballon de la Fondation des maladies du cœur. La bourse McDonald, qui va assurer le salaire du jeune chercheur de 33 ans pendant les cinq prochaines années, lui a été remise dans le cadre du dernier congrès canadien sur la santé cardiovasculaire, tenu à Edmonton à la fin du mois d'octobre 2002.

La *Presse* souligne la reconnaissance par la communauté scientifique de la qualité des travaux du Dr Darren Richard ainsi que l'hommage rendu à son enthousiasme de chercheur scientifique et le nomme la *Personnalité* de la semaine.

Le titre qui coiffe les travaux du Dr Richard peut paraître quelque peu hermétique : *Les hormones vaso-actives et l'hypoxie dans le contrôle de l'angiogénèse*. Passionné par son sujet, Dr Richard explique : « L'hypoxie, c'est le manque d'oxygène pour des cellules. Ça les stimule, elles vont faire un appel de sang, et de nouveaux vaisseaux vont leur amener oxygène et nutriments. C'est l'angiogénèse. Le système n'est pas tout à fait à point, les cellules meurent. Mais, il arrive que des vaisseaux se forment, c'est ce qu'on veut stimuler ».

Né à Shédiac, au Nouveau-Brunswick, Acadien par son père, Anglo par sa mère, Darren Richard obtient un diplôme en sciences de la santé à l'Université de Moncton, puis un baccalauréat es sciences (biochimie). Il va à l'Université de Sherbrooke faire une maîtrise en pharmacologie, puis son doctorat. « J'ai commencé à faire de la recherche au cours d'un stage d'été à l'Université de Moncton, raconte le Dr Richard. C'est à ce moment-là que je me suis embarqué. J'avais 22 ans et on m'a encouragé, particulièrement le Dr Trisille Massé du département de nutrition, un de mes mentors. Elle s'est beaucoup occupée de moi. Elle m'a dit tu devrais faire de la recherche. Je faisais des études en sciences de la santé, puis en pharmacie, mais j'ai vite réalisé que je ne voulais pas vendre des pilules, pas plus que je ne voulais soigner les gens comme médecin. Je voulais être un scientifique, sans savoir encore à quel niveau ».

Après sa thèse de doctorat, qu'il fait sous la direction du Dr Gaétan Guillemette, de l'Université de Sherbrooke, Darren Richard va faire des études postdoctorales à Nice, en France, sous la direction du Dr Jacques Pouysségur qui fait des recherches sur le cancer. « Les maladies rénales, que nous étudions à l'unité de néphrologie-hypertension de Laval, dirigée par le Dr Marcel Lebel, affectent souvent le cœur. Mon projet est orienté vers l'hypertension, une complication présente dans les deux cas. À Nice, avec le Dr Pouysségur, les recherches portaient sur les besoins en oxygène des cellules cancéreuses qui les mieux adaptées et qui vont survivre. L'angiogenèse tumorale est un sujet très *hot* dans les recherches sur le cancer. Son blocage pourrait traiter le cancer ».

La vie d'un jeune chercheur scientifique, telle que décrite avec beaucoup d'humour par le Dr Darren Richard, ça commence par la recherche de bourses pour assurer la survie du chercheur. « Je dois beaucoup de remerciements à Albert et Ann Richard, mes parents. Pendant que deux de mes frères informaticiens avaient des emplois bien payés, que le dernier de mes frères travaillait pour Irving, tous les trois au Nouveau-Brunswick ou à Ottawa, ils m'ont aidé, moi, le fils inquietant, toujours à la recherche de bourses pendant six années, à aller étudier hors de leur province, et même hors du Canada ».

« Mes parents trouvent encore que les chercheurs ne sont pas bien payés, mais ils sont très fiers de moi et très contents. Je dois aussi beaucoup à ma femme, Tania Riendeau, de Sherbrooke. Elle fait de la recherche légale et travaille dans un bureau qui s'occupe de la rénovation cadastrale. Elle adore fouiller dans les archives. Plus il y a de poussière, plus elle aime ça. Mais elle m'a quand même suivi, à Nice, pendant mes quatre années d'études postdoctorales et elle est d'une grande patience quand je passe de longues heures au laboratoire ».

Les bourses, le Dr Richard en a trouvées, et il tient à en remercier les Fondations des maladies du cœur du Québec et du Canada. C'est grâce à ces deux organismes qu'il a pu poursuivre ses études, au doctorat et postdoctorales, et financer ses travaux de recherche. « La meilleure recherche cardiovasculaire au Canada se fait au Québec, dit-il. Et pourtant les chercheurs en Ontario peuvent recevoir de cinq à dix fois plus d'argent qu'au Québec. Il est important de rétrécir cette marge ». Un problème sérieux qui ne lui fait pas perdre son sens de l'humour. Quand ses amis et pourvoyeurs de fond de la Fondation des maladies du cœur du Québec lui ont appris qu'il était la Personnalité de la semaine, le Dr Richard s'est écrié : « Pas la semaine où Saku Koivu vient de marquer trois buts en une partie! C'est extraordinaire ».

Article de Jean-Paul Soulié, La Presse/ Montréal/ dimanche 24 novembre 2002

Biographie de Michel Richard (v-p)

Originaire du Nouveau-Brunswick, je suis né à Edmunston en 1943 où j'ai grandi. À l'âge de 15 ans, mon père, professeur d'une école de métier en menuiserie, décida de déménager à Caughnawaga, au sud de Montréal. Il y enseigna un métier aux indiens.

J'ai fait mes études en sciences lettre à l'école Piché de Lachine. Je continuai à la technique de Lachine avec option en électricité comme spécialité durant deux ans.

Mon premier travail fut pour le métro de Montréal en 1964. Par après, je travaillai pour Nortel pendant 35 ans.

Je me suis marié en 1968 à Montréal (Rosemont) à une québécoise. Nous avons eu 4 enfants dont deux jumelles identiques.

Depuis maintenant trois ans, je suis à la retraite.

Je fais beaucoup de natation dans ma piscine et également de la bicyclette.

Je suis membre de l'Association des familles Richard depuis près de cinq ans. Mon entrée dans l'Association remonte au rassemblement de Napierville. J'ai beaucoup de plaisir à rencontrer mes petits cousins, en quelque sorte, une fois l'an.

Je suis très fier d'être un acadien d'origine et surtout d'être un Richard.

Bientôt à Québec

Une première **MAISON ALZHEIMER VILAR** ouvrira ses portes à l'automne, à Québec. Elle offrira 21 chambres pour accueillir des patients atteints de cette maladie, pour des séjours temporaires allant de quelques jours à deux semaines. Elle sera aussi dotée d'un centre de jour multifonctionnel où l'on recevra la clientèle qui, tout en demeurant à domicile, aura à sa disposition des activités diverses.

Support de garde aux aidants naturels, on proposera également des ateliers de formation, notamment pour les familles touchées. Le président de la Fondation Alzheimer Vilar, le Dr Joseph-Édouard Richard, souligne que l'organisme privée propose à la clientèle une approche unique et innovatrice aux problèmes vécus, tout en permettant à la famille et au milieu de mieux comprendre l'évolution de la maladie et de faciliter leur adaptation.

Extrait de : « Le Bel Âge » mars 2003

UN MUSICIEN PARMIS TANT D'AUTRES

Dans plusieurs villages de la Gaspésie, existent des histoires méconnues et des personnages riches en souvenirs. Bien souvent, ces personnages font partie des histoires qui nous sont racontées de père en fils et d'année en année, il s'ajoute un élément nouveau! Le seul élément qui reste invariable malgré le temps, c'est le fameux « Dans mon temps... »

C'est tout près de chez vous à Grande-Vallée que j'ai eu la chance de rencontrer M. Édouard Richard reconnu dans le secteur comme étant un des grands violoneux de la Péninsule. Il est très jovial, blagueur et peut-être aussi un peu pince sans rire! Bien sûr, cela fait de lui un être attachant.

M. Richard a toujours eu une maîtresse et ce, dès son enfance, mais attention, une de celles que l'on trompe jamais! La musique. On dit de lui qu'il est venu au monde avec un violon dans les mains, d'autres disent qu'il dort avec. Moi je peux vous dire qu'il ne dort pas avec, mais il le caresse souvent! De toute façon avec les métiers qu'il a pratiqués, il n'aurait pas eu le temps de dormir avec son violon. M. Richard a été peintre en bâtiment, cuisinier et j'en passe et dans tous ces métiers, lorsqu'il avait des minutes à lui, il jouait du violon. Moi, je l'ai connu cette année et malheureusement j'ai manqué quelque chose de ces années où j'ignorais son existence. Il faut que je vous avoue mon penchant pour la musique traditionnelle que mes parents ont portée à mon oreille dès mon jeune âge. M. Ti-douard, comme les gens du coin ont l'habitude de le nommer, a tellement joué qu'il s'est fait offrir d'enregistrer un album sur disque compact et cassette. Celui-ci s'est vendu au-delà des attentes de M. Richard. Mais la surprise ne s'arrête pas là, son album s'est retrouvé dans les mains d'organisateur de festival de musique traditionnelle dans l'état de Washington et ce dernier a invité M. Richard à y participer à titre d'enseignant auprès de jeunes mélomanes de tous les coins des Amériques. N'est-ce pas merveilleux de voir son art s'étendre outre frontières pour perpétuer les traditions? Quand on lui pose la question, il ne sait trop quoi répondre, un peu comme un enfant qui rencontre le Père Noël, et ne sait pas quoi dire tellement les mots lui manquent pour exprimer la joie qu'il ressent.

Source : Paul-Aimé Bélanger Journal communautaire Le Phare en Gaspésie

Édouard « Ti-Douard » Richard est né et vit toujours à Grande Vallée, sur le versant nord de la péninsule Gaspésienne. Depuis 60 ans que les cordes de son violon résonnent des airs appris de son grand-père Joseph, ainsi que du fidèle complice de ce dernier, Didier Lebreux. Quel cadeau magnifique il nous fait ici en interprétant ces airs traditionnels venus de son enfance! Quel plaisir que d'écouter ces airs qui ont vécu sous ses doigts pendant si longtemps! M. Richard est un violoneux exceptionnel, un musicien d'une rare sensibilité qui nous offre ici un héritage mûri aux accents de la Gaspésie. Ses interprétations toujours fugueuses sont d'une grande qualité et son jeu est riche et soulevant. Il nous rappelle Louis Boudreault, Aimé Gagnon, Yvan Mimeault et André Alain. De nombreuses

mélodies sont ici des perles rares d'un répertoire qui aurait sombré dans l'oubli sans l'apport de ce maître aux mille surprises. On retrouve aussi des airs familiers aux variantes insaisissables tel le Brandy, la Grande gigue et la Péteuse mais combien rafraîchis, vivants et souriants! On doit un très grand merci à Éric Beaudry et à ses amis qui nous font partager ce trésor sonore. Éric a, en effet, été l'instigateur de cet enregistrement et avec ses comparses Simon Riopel, Claude Méthé et Stéphanie Lépine au violon, ils donnent à ce disque une atmosphère unique, tout en violon.

Quoi de plus triplant pour un musicien que d'en rencontrer un vrai, un vieux de la vieille, qui a tellement joué sa musique qu'il aurait pu s'en user les doigts et les oreilles, qui en a tellement entendu et appris et qui arrive à se souvenir de tout ça par cœur comme si chaque mélodie était bien rangée dans une boîte à musique. Quoi de plus triplant surtout quand ce même musicien, en toute modestie, ouvre toute grande sa boîte à musique pour partager son plaisir avec tout l'monde.

J'ai rencontré Édouard Richard, il y a quelques années à peine, tout à fait par hasard parce que, parfois, celui-ci fait bien les choses. Dès que je l'ai entendu jouer du violon, j'ai tout de suite constaté que ça faisait probablement plusieurs années qu'il en jouait. « Presque 60 ans », qui m'dit. « J'ai commencé à jouer mes premiers morceaux à 7 ans. Dans un an, j'aurai 67 ans. Je vais fêter mes 60 ans de vie de violoneux. »

M. Édouard Richard est né et a toujours vécu à Grande Vallée. « Quand je voulais apprendre un nouveau morceau, je demandais à mon grand-père de l'écouter. Quand j'avais assez entendu l'morceau pis r'gardé aller ses doigts, j'montais dans ma chambre, j'laissais la porte ouverte, et assis sur l'bord de mon lit, j'prenais mon violon pis j'essayais de jouer en même temps qu'lui. Quand j'étais capable de jouer l'morceau d'un bout à l'autre, je r'descendais et j'disais : « peupi » j'pense que je l'ai pogné. Après on jouait l'morceau ensemble. J'ai toujours voulu apprendre par moi-même, à sa manière. »

Jeune homme, plâtrier et peintre de métier, M. Richard partait à chaque printemps travailler sur les sentiers de construction de la Côte-Nord, dans la région de Sept-Îles. Il devait alors s'absenter plusieurs semaines et laisser à la maison sa femme et ses quatre enfants; il n'oubliait jamais cependant d'amener avec lui son violon. Il revenait de son long séjour les poches remplies, mais surtout la tête pleine de nouvelles mélodies qu'il avait apprises en rencontrant d'autres musiciens (violoneux, accordéonistes ou joueurs d'harmonica) dans les bars ou les fêtes privées où il était invité. En soixante ans, il en a appris des morceaux, il en a passé des nuits blanches à faire gigner les steppeux, à alimenter les sets carrés, mais aussi à accueillir chez lui plusieurs passionnés de musique traditionnelle ou de simples curieux venus pour l'entendre ou l'accompagner.

Monsieur Richard est, à son propre insu, le porteur d'un vaste héritage d'airs traditionnels propres à la région de Grande-Vallée, en Gaspésie, parce qu'il s'y est intéressé d'abord et avant tout que pour son propre plaisir, par pure passion pour le violon et non par

souci de conservation. Son répertoire familial, c'est sa marque de commerce, ce qui transpire dans ses propres compositions, comme il dit : « des morceaux que j'ai fabriqués moi-même ». Il lançait en décembre dernier son tout premier disque compact intitulé : Édouard Richard Musique gaspésienne, sous l'étiquette Minuit dans la cuisine. Interprété par M. Richard lui-même au violon et aux pieds, on retrouve sur ce disque, dix-huit pièces de violon tirées de son vaste répertoire, du très peu connu au un peu plus connu ainsi que deux compositions originales (fabriquées par lui-même).

Texte de Éric Landry

Une vie parmi les reptiles

Le mot reptile évoque à lui seul un sentiment de répugnance pour la plupart des gens. Aussi, l'imaginaire de la journaliste et du photographe du Nouvelliste galopait-il à vive allure en frappant à la porte de Christian Richard. « Il vit avec une centaine de reptiles », avait-on appris à travers les branches.

Quand la porte s'ouvre pour la première fois sur son intimité, soyez-en certain, ce n'est pas Christian qu'on est porté à regarder, mais le plancher. À gauche. À droite. Juste au cas où... « Je savais que vous feriez cela. Allons! Entrez, ils sont tous en captivité », promet le grand gaillard roux à l'allure sympathique.

On regarde les murs. On s'avance doucement. Quelque chose pendrait-il du plafond?

« Lorsque je vivais chez mes parents, j'en avais une centaine, mais je n'en ai plus qu'une dizaine maintenant. J'ai choisi d'élever des espèces qui deviennent grosses et elles ont besoin de place », explique l'étudiant au bac en biologie à l'UQTR et technicien en santé animale.

On respire. Un peu.

Christian Richard comprend cette répugnance. Il ne cherche pas à faire peur ou à imposer son amour des reptiles à qui il consacre toutes les pièces de son appartement tant et si bien qu'il dort sur le canapé, près d'un gentil furet, seul mammifère à sang chaud dans cette demeure ... à part lui-même.

Il offre gentiment de montrer des photos de ses petits amis avant de nous confronter aux vrais. Sa grande bibliothèque remplie de livres de médecine vétérinaire et d'ouvrages spécialisés sur les serpents, caméléons et autres reptiles donne tout de suite le ton à l'entrevue.

Christian Richard est décidément un passionné. Son intérêt s'est développé dans la jeune vingtaine. Pourquoi? « J'aime les voir grandir, être capable de les rendre à maturité. C'est beaucoup de travail et un grand défi », explique-t-il. Le jeune trifluvien rêve d'ailleurs de démarrer son propre zoo de reptiles en Mauricie dans le même style que le Zoo d'oiseaux exotiques de Roxton Pound, près de Granby.

Durant la belle saison, il se rend dans les écoles de la région pour présenter ses amis le python de Birmanie de 50 livres ou le tégou noir et blanc d'Argentine. L'activité ne rate ja-

mais sa cible.

Non, il n'a pas de blonde, pour l'instant. Mais les reptiles n'ont rien à y voir. Une de ses meilleures amies l'aide à faire des expositions et en élève elle aussi. Un jour, l'élue de son cœur devra aimer les reptiles. Il n'y a pas à s'en sortir.

Et pourquoi pas? C'est vrai que leur petite langue fourchue n'inspire pas confiance. Mais quand on sait qu'elle sert de moyen pour renifler, qu'elle ne pique pas et qu'elle joue le même rôle que le museau de pitou, on se calme un peu.

Ce sont des choses comme ça qu'on découvre au contact de Christian Richard, fondateur de la Société d'herpétologie de la Mauricie. L'angoisse compte aujourd'hui une cinquantaine de membres propriétaires de reptiles ou d'amphibiens. Le téléphone sonne souvent chez lui. Même la nuit. On veut des conseils.

Ce que souhaite le plus Christian, c'est de faire de son organisme une source d'éducation pour que la cohabitation entre reptiles et humains soit plus harmonieuse. Les lois municipales qui interdisent de posséder un animal exotique l'horripilent et lui prouvent l'ignorance des élus en matière.

Pas de danger que ses serpents à lui se retrouvent dans la toilette des voisins, en tous cas. Ils sont sous clef pour empêcher toute tentative d'escapade. « De toute façon, ils ne sont pas dangereux, car il est interdit d'importer au Québec des espèces vénéneuses », précise-t-il.

Jamais on n'oserait lui dire, mais la peau de son gros python de Birmanie ferait une paire de souliers sensass. Brune avec des reflets d'un beau bleu cobalt. Magnifique. Un cuir très doux en passant. Au moins 800\$ la paire, c'est certain. Dans le cœur de Christian, toutefois, il vaut bien plus encore.

Il a mis des heures de patience à élever, soigner, rendre heureuse, admirer et nourrir cette faune exotique. En passant, son gros python mange deux lapins par mois et fait ses gros besoins 12 fois par année. Il paraît qu'une litière de chat est un plaisir à nettoyer à côté de ça.

Chaque créature bénéficie de lampes chauffantes et autres appareils visant à contrôler la température de leur environnement immédiat. Les espèces qui ne s'entendent pas vivent dans des pièces séparées. Pas de chicane dans la cabane.

Beaucoup de ses protégés valent une petite fortune. Par exemple, il a payé un bébé serpent dans les 200\$. « Il existe des espèces aux États-Unis qui peuvent valoir jusqu'à 10 000\$ », précise-t-il. Aussi s'intéresse-t-il à trouver mâle et femelle des espèces les plus intéressantes. S'il achète la plupart de ses spécimens dans des animaleries spécialisées de Montréal, il lui arrive aussi souvent de leur vendre des rejetons, toujours accompagnés, évidemment, d'une série de bons conseils.

Brigitte Trahan, article paru dans le Nouvelliste

Bravo à Marie-Pier Richard



Du 1^{er} au 9 mars 2003, se tenait, dans la région de Portneuf, **les Jeux du Québec**.

Marie-Pier Richard était présente dans la discipline du Judo. Elle est la fille de Roger, maire de Rivière-Ouelle et organisateur du rassemblement de 2003. Marie-Pier a fait la fierté des Richard car elle s'est rendue en finale et a remporté la médaille d'argent.

Félicitations Marie-Pier et nous t'encourageons dans tes efforts.

Les arrivées

- | | |
|----------------------------------|---------------------------------|
| 280. Louis Richard, Montréal | Souche : Pierre, Château-Richer |
| 281. Monique Richard, Québec | Souche : Michel, St-Vallier |
| 282. Valmont Richard, Cap-Rouge | Souche : Michel, Acadie |
| 283. Marc Richard, Mascouche | Souche : Michel, St-Vallier |
| 284. Simonne Richard, St-Gervais | Souche : Michel, St-Vallier |
| 285. Martine Turbide, Québec | Souche : Michel, Acadie |



Départ

À l'hôpital Notre-Dame-de-Fatima de La Pocatière, le 2 février 2003, est décédée à l'âge de 91 ans, dame Laura Michaud, épouse de feu M. Alphonse Richard. Elle demeurait à Saint-Pascal-de-Kamouraska.

Elle était la mère de deux de nos membres : Rosaire et Monique.

À toutes les personnes affligées par ce deuil, nos sincères condoléances.

Le mot du vice-président Fédération des familles souches québécoises inc.

Votre association de familles fait partie de la Fédération des familles souches québécoises inc. (FFSQ), qui existe depuis 1983 et qui regroupe maintenant 165 associations de familles comme la vôtre. Ces associations regroupent elles-mêmes plus de 25 000 membres de partout au Québec, des provinces voisines, des États-Unis et même de l'Europe. La FFSQ est un organisme sans but lucratif qui vise à regrouper les associations de familles afin de leur permettre d'agir de façon concertée, tant dans l'organisation des associations que dans la pratique et la poursuite de leurs activités, ainsi qu'à les représenter auprès des autorités gouvernementales et autres organismes oeuvrant dans des domaines connexes.

Au fil des ans, nous constatons que plusieurs des membres de nos associations, y compris plusieurs des membres des conseils d'administration de nos associations, ne savent pas très bien ce qu'est la FFSQ, ce qu'elle offre aux associations membres et surtout, ce que permet d'obtenir le montant de 1,50\$ par membre qui est payé par chacune des personnes que comptent l'association, un montant prélevé à même la cotisation annuelle à votre association. Ce texte vise à présenter très succinctement la FFSQ et quelques-uns des services qu'elle offre.

La liste complète des services offerts aux associations est toutefois trop longue pour être présentée ici en entier et on pourra la consulter sur le site web (section Historique, buts et adhésion, comment former une association et services offerts par la Fédération). Parmi ceux-ci, pour n'en mentionner que quelques-uns, on retrouve :

- L'aide à la structuration de nouvelles associations;
- La possibilité d'une adresse permanente de correspondance;
- La mise en page, l'impression et la distribution de bulletins de liaisons à coûts avantageux;
- L'adressage au tarif réduit des publications canadiennes pour les bulletins d'associations;
- Un catalogue d'une dizaine de publications (Collection familles-souches) à l'intention des associations (règlements, voyages de retour aux sources, etc.);
- Une visibilité assurée par une présence active des membres du secrétariat du conseil d'administration de la FFSQ et de nombreux bénévoles à diverses manifestations à caractère historique ou patrimonial (Fêtes de la Nouvelle-France, Salons d'histoire ou de généalogie, anniversaires de fondation de paroisses ou de villages, etc.), au sein d'associations de bénévoles, ainsi qu'une représentation active de leur part auprès d'une multitude d'instances (gouvernements, fédérations sœurs en Acadie, en Louisiane et même en Europe);

- Un congrès annuel, ainsi que des colloques d'automne à Montréal et à Québec voués à la formation des membres;
- Un site web (<http://www.ffsq.qc.ca>)
- Le bulletin La Souche, dont deux exemplaires sont acheminés aux associations, que l'on retrouve également sur Internet et qui projette tout le dynamisme de la vie de nos associations;
- La reproduction de microfilms des Archives nationales du Canada et du Québec.

N'hésitez pas à vous renseigner davantage sur la FFSQ qui représente véritablement les intérêts des associations de familles, en consultant régulièrement son site web et en y consultant une parution récente du bulletin La Souche, qui s'adresse non seulement à toutes les associations membres mais aussi à toute personne qui souhaite s'y abonner.

Le secrétariat de la FFSQ est composé de huit personnes, sous la direction enthousiaste et dévouée de madame Réjeanne Boulianne. Ces personnes ont vraiment à cœur de servir les associations membres, qu'il s'agisse de la production des bulletins de liaison, d'animation aux Fêtes de la Nouvelle-France ou de nombreuses autres activités. Toutes et tous sont les bienvenus, tant au secrétariat qu'à toutes les autres occasions que nous avons de partager nos connaissances et nos expériences, en particulier lors des colloques d'automne à Montréal et à Québec ou au moment de notre congrès annuel, qui se tient habituellement fin avril ou début mai.

Au plaisir de vous retrouver à l'une ou l'autre de nos rencontres ou de vous compter parmi nos lecteurs assidus. Votre participation comme bénévole à l'un ou l'autre de nos comités, croyez-le sincèrement, sera aussi hautement appréciée et considérez cette invitation comme si elle vous était personnellement adressée. N'hésitez pas également à contacter le secrétariat de la FFSQ, ainsi que l'un ou l'autre des membres du conseil d'administration, dont le président de la FFSQ, monsieur Évariste Normand, pour toute information supplémentaire.

Article de Guy Fréchet, 1^{er} vice-président, paru dans La Souche, volume 19, no 4, Hiver 2003

Congrès de la Fédération des familles-souches québécoises inc.

3 et 4 Mai 2003

Hôtel Clarion à Québec

« La langue c'est une question de cœur »

Zachary Richard

« Ça fait plaisir à un mauvais élève comme moi d'avoir en mon contrôle une classe d'enseignants!!! » Ces mots sont de Zachary Richard. Avec une introduction pareille lors de la conférence d'ouverture de la session de stages de l'ACELF à Québec en juillet dernier, il est facile d'imaginer l'espièglerie dont le chanteur a pu faire preuve au cours de son enfance. C'est résolument à titre de Louisianais francophone, engagé dans la lutte pour la survivance de sa culture, qu'il a pris la parole devant la soixantaine d'éducateurs francophones provenant de tout le Canada. Zachary Richard avait une histoire d'amour à raconter. Et pour donner encore plus de force à son message, il a demandé à son père, Eddy Richard, de l'accompagner.

Zachary Richard entretient depuis longtemps sa passion pour la langue française. « Je parle français parce que mon grand-père le parlait... c'est à travers cette relation affective que je suis tombé en amour avec ma langue. » L'essentiel de l'œuvre du compositeur en témoigne bien. Et cet amour s'est enraciné davantage au terme du Congrès acadien mondial en 1994, Zachary Richard prenant pleinement conscience de la force de son héritage culturel. Une prise de conscience qui le pousse à un retour marqué à la culture « cadienne ». Depuis, il ne manque pas une chance de démontrer son engagement envers la francophonie, en militant pour la reconnaissance du français et des droits linguistiques des francophones.

Un retour dans le temps est nécessaire pour bien comprendre cette lutte. À la suite des déportations, les premiers Acadiens arrivèrent en Louisiane au milieu des années 1760. La culture francophone y est présente de façon notoire jusqu'au début du 20^e siècle. Vers 1915, tout bascule. On supprime le droit d'utiliser le français dans les écoles et les enfants sont punis lorsqu'ils le parlent. Il faudra attendre la fin des années soixante avant que l'on autorise à nouveau l'utilisation du français et que l'on assiste, par la même occasion, à un renouveau francophone.

Le renouveau francophone en Louisiane

Fier du chemin parcouru jusqu'à maintenant, Zachary Richard parle avec admiration du rôle joué par plusieurs Cajuns dans la défense de la langue française. Parmi eux, son père, Eddy Richard. Avec beaucoup d'humour et de simplicité, ce dernier insiste sur l'importance de l'éducation pour la sauvegarde du français. Enfant, il a subi cette obligation de fréquenter l'école anglaise. Eddy Richard s'est trouvé aux premières loges pour constater à quel point l'interdiction d'utiliser le français en classe a eu des répercussions sur la présence du français en Louisiane.

Grandement impliqué dans sa communauté, Eddy Richard savoure de plus en plus les progrès accomplis en éducation, pour assurer la pérennité du français en terre cadienne.

« Depuis la fin des années soixante, nous avons beaucoup travaillé à l'implantation de programmes d'immersion. Au début, nous avons énormément de problèmes à trouver des enseignants à cause de l'exigence du diplôme. » Des enseignants francophones du Canada et de France sont venus leur prêter main forte. À présent, de plus en plus de jeunes francophones de Louisiane prennent la relève. Ainsi, des enseignants louisianais sont maintenant en mesure d'enseigner en français. C'est une preuve que les efforts des dernières années commencent à porter fruit. Aujourd'hui, le programme d'immersion française est offert dans 29 écoles réparties parmi 8 paroisses. Près de 3 500 élèves y sont inscrits.

Ce combat pour préserver la langue et la culture n'est pas étranger à ce que plusieurs vivent dans les différentes régions du Canada à prédominance anglophone. Or, pour Zachary Richard les gestes à poser pour préserver la culture et la langue prennent leur source dans les actions et les gestes de chacun. Aux enseignants, il déclare : « Vous êtes des missionnaires, il s'agit de maintenir une identité. La langue, c'est une question de cœur. Il faut aimer sa langue. Et si vous trouvez que c'est parfois difficile en milieu minoritaire au Canada, Consolez-vous, car ce l'est encore davantage aux Etats-Unis! »

Article paru dans le magazine électronique « Dans ma classe », par Maxime Guay

Mardi gras d'antan

Autrefois, il n'y avait pas beaucoup de préparation pour les jours gras. Tout le monde dans le village se connaissait, et les soirées étaient annoncées soit à l'église, soit de bouche-à-oreille. On n'avait pas à attendre la tombée de la nuit pour fêter. Les jeux de cartes et les visites le matin ou l'après-midi faisaient autant partie des festivités que la danse et la nourriture.

Comme le nom l'indique, les jours gras étaient un temps où l'on se permettait de manger à peu près n'importe quoi. On en profitait pour préparer et manger des mets acadiens typiques comme la râpüre, le pâté, le blé d'inde lessivé, le fricot au poulet, les galettes à la mélasse et, à certains endroits, des poutines râpées et des crêpes. À l'école, les enfants apportaient du sucre pour faire de la tire, du « fudge » ou du sucre à la crème

Aux jours gras, personne ne travaillait. Le curé n'encourageait pas toujours ces réjouissances car la consommation d'alcool était courante, et certaines formes de danse ne lui plaisaient pas. Certains ne prenaient pas la peine de se coucher. Ils faisaient les travaux quotidiens comme tirer les vaches et nourrir les animaux et retournaient danser aussitôt que ces tâches étaient terminées.

C'était un temps pendant lequel les gens se visitaient, mais pas seulement les gens du voisinage immédiat. La parenté qui n'avait pas la chance de fréquenter les membres de la famille pendant l'année, à cause de la trop grande distance qui les séparait, en profitait pour faire de longs voyages, et restait chez ceux-ci pour pouvoir veiller plus tard, et ainsi jouir de la fête au maximum.

La célébration devait se terminer à minuit le Mardi gras, sans faute. Danser et boire le mercredi des cendres était un péché grave. Si des gens osaient danser après minuit, il y avait

peu de chance que les hôtes les réinvitent à fêter l'année suivante.

Mardi gras plus récent

Les grandes fêtes de Mardi gras qu'on a connues plus récemment chez les Acadiens de l'I.P.E. sont celles qui se déroulaient lors du carnaval d'hiver de Summerside. Durant au moins quinze ans, le bal costumé du Mardi gras a été un élément important du Carnaval. Les gens se déguisaient, ils incarnaient des personnages, souvent avec les mêmes costumes qu'ils avaient porté à l'Halloween, et il y avait des concours pour le meilleur costume. Puisque le Mardi gras représentait un renversement de l'ordre habituel, les hommes s'habillaient en femme et les femmes en homme.

On organisait dans la semaine précédant le Mardi gras des spectacles, des soupers, un défilé et des activités pour les enfants. On tenait habituellement ces événements pendant la fin de semaine afin d'attirer les plus grandes foules possibles. Contrairement aux coutumes d'autrefois, les gens travaillent pendant la semaine et ils ne peuvent se permettre de fêter tous les jours comme à l'époque de leurs ancêtres.

Le Mardi gras dans les autres régions francophones de l'Amérique du Nord

Au Québec, en Louisiane et dans d'autres de l'Acadie, le Mardi gras pouvait durer plusieurs jours. Toutefois, dans ces localités, le Mardi gras n'était pas tout à fait fêté de la même façon; on y ajoutait une activité, les tournées. Des gens se déguisaient et « passaient les maisons ». Encore aujourd'hui, en Louisiane, les Cadiens font une quête lors du mardi gras. Les participants se costumant en espérant que personne ne les reconnaîtra et vont de maison en maison, chanter, jouer des tours et quémander une poule, du riz ou autre nourriture pour faire une gumbo.

Au Québec et en Acadie, les tournées du Mardi gras sont maintenant de plus en plus rares. Les gens vont surtout déguiser et passer d'une maison à l'autre. Ils changent leur voix et bougent de façon inhabituelle afin que les gens ne puissent pas les reconnaître. C'est un défi qu'ils se donnent, et en entrant dans les maisons, ils jouent de la musique, font des folies et amènent un peu de gaieté aux résidents pour leur donner encore plus le goût de fêter le soir du Mardi gras. Les personnes qui se sont costumés plus tôt dans la journée vont ensuite s'habiller de façon normale et retournent veiller à l'une de ces maisons. Autrefois, à bien des endroits, il n'y avait que les garçons qui couraient le Mardi gras, et c'était pour eux une façon de voir où se trouvaient les plus belles filles du voisinage.

Les jours gras, y inclus le Mardi gras, ne sont presque plus fêtés aujourd'hui. Les quelques célébrations sont faites en famille, et dans certaines paroisses, on organise encore un souper ou une soirée de spectacles. À Summerside, par exemple, le comité La Belle Alliance organise un dîner du Mardi gras à la salle Acadienne. Ces activités sont toutefois moins fréquentes. Puisque l'Église catholique n'impose plus de pénitences, les gens sentent moins le besoin de jeûner dans le temps du carême. Les jours gras servaient autrefois à faire le plein avant le grand jeûne, pour soutenir le corps et l'esprit dans la période exigeante qu'était le carême. Lorsque on fête le Mardi gras aujourd'hui, c'est plutôt un geste symbolique, pour commémorer une tradition des nos ancêtres acadiens.

Source : Le Musée acadien de l'Île-du-Prince-Édouard

Adresse de l'Association

Vous pouvez communiquer avec nous par courrier :

Association des familles Richard
C.P. 6700, Sillery (Québec) G1T 2W2

Internet : www.genealogie.org/famille/richard

Articles pour le journal

J'ai toujours besoin de vos articles pour agrémenter notre journal. Celui-ci sera d'autant plus intéressant si vous y collaborer. Alors n'hésitez pas à les faire parvenir à un des responsables du journal ou directement à l'adresse de l'Association.

Vous pouvez me joindre par internet à :
Guy.Richard@agr.gouv.qc.ca

Appel aux généalogistes

Nous sommes constamment à la recherche d'informations d'ordres généalogiques sur une des souches Richard. Félix, notre archiviste, serait heureux d'en échanger afin de compléter les archives de l'Association et de mettre les généalogistes en communication les uns avec les autres. En partageant nos informations nous pourrions mieux retracer l'histoire des familles Richard et conséquemment, celle du Québec et de l'Acadie.

Donc si vous avez fait des recherches généalogiques que vous voulez faire partager ou compléter, communiquez avec :

Félix Richard
105, rue Notre-Dame-des-Victoires
Sainte-Foy (Québec)
G2G 1J3 (418) 872-9471
Internet : felimado@sympatico.ca

Objets promotionnels

Vous pouvez vous procurer un blason 5\$, un épinglette 5\$ ainsi qu'une plaque d'automobile 10\$ à l'effigie de l'Association. Il est possible de vous les procurer en communiquant avec un membre du conseil d'administration ou à l'adresse de l'Association indiquer plus haut.

Vous pouvez nous rejoindre

Si vous avez des messages ou des informations à nous communiquer concernant des réunions de familles, des événements, n'hésitez pas à nous en faire part. Nous communiquerons l'information et le cas échéant, si possible, nous serons heureux de participer à l'événement ou à son organisation. Pour nous rejoindre, vous pouvez prendre contact avec n'importe quel membre du conseil d'administration de l'Association des familles Richard ou communiquer directement avec la secrétaire :

Cécile Richard
1530, rue du Nordet
Sainte-Foy
G2G 2A4 (418) 871-9663
Internet : crichard@oricom.ca

Dépôt légal :

Bibliothèque nationale du Québec

568561